

Les trésors du Maroc médiéval (IMA) : Mustapha Saha Artiste exposant



A l'occasion de **la saison marocaine qui se tient à l'Institut du monde arabe à Paris**, **Mustapha Saha** expose trois œuvres, trois figures historiques de la littérature marocaine, **Driss Chraïbi, Edmond Amran El Maleh et Mohamed Leftah**. Quand il esquisse spontanément leur portrait, on ne sait s'il parle d'eux ou de lui-même tant les traits communs unissent l'artiste et son sujet.

Au premier coup d'œil, son art impressionne et marque la mémoire. Chez Mustapha Saha, le goût de l'art va de pair avec le regard du sociologue. Son œuvre artistique invite à hisser le voile pour une aventure ouverte, aux multiples facettes.

Institut du Monde Arabe
Le Maroc contemporain

Paris 15 octobre 2014 – 25 janvier 2015



(c) Elisabeth et Mustapha Saha

Mustapha Saha Artiste exposant

Destinées en éclairage

De son panthéon imaginaire, reflet de son parcours limpide et complexe, des séquences existentielles, des visages historiques remontent à la surface. L'artiste reprend à son compte et magnifie des portraits de femmes et d'hommes, du monde de la littérature, de la poésie et des arts. D'autres figures connues pour leurs combats remarquables illustrent son œuvre. Chaque toile est le fruit d'un souvenir fort, d'une tranche de vie, et également d'une vision à la fois généreuse et reconnaissante.

Il débute en peignant d'énigmatiques points, à l'infini, il cherche, peu à peu ce regard enfoui dans sa mémoire, celui d'un être, d'un visage, autrefois familier, disparu depuis, ou celui d'une figure, d'un nom encore présent ici-bas.

Ses créations, tournent vers celles et ceux qui l'entourent. Il s'immerge dans chaque détail de leur expression, en empathique vibration jusqu'au dernier geste du pinceau.

Le visage prend forme doucement, au rythme des contours, ressurgis au fil des réminiscences. Au-delà de la matière et de la texture d'un hommage intime, la peintre revient sur ces destinées en leur donnant un nouvel éclairage.

Dans un long rituel, le bichrome rouge carmin et jaune or sur fond noir, travaillés point par point, s'abouchent sur la toile et s'estompent progressivement pour laisser apparaître la figure en profondeur optique. Le visage s'imprègne de son âme, impose une présence actuelle, communique un frémissement émotionnel.

Ce travail inépuisable puise incessamment dans les fragments d'une existence où l'interaction permanente de l'art, de la poésie, de la réflexion philosophique constitue la matrice profonde. Mustapha Saha révèle au fur et à mesure des pans voilés de lui-même en peignant les proches et les lointains, dans l'espace et le temps. Chaque peinture est un hommage à une vie connue, fréquentée, côtoyée dans une expérience commune. Le souvenir s'actualise et s'immortalise par la magie de la plume et du pinceau.

Artiste en herbe au Maroc

Au Maroc, où il passe une bonne partie de son adolescence dans une atmosphère exaltante avant de rejoindre définitivement ses parents établis en France, Mustapha Saha dessine, peint, compose des poèmes. Il a ce privilège de la génération des années soixante de bénéficier des cours de théâtre, de musique et d'arts plastiques au collège. Il fréquente assidument la Mission française où il dispose d'une riche bibliothèque et d'une formation approfondie aux techniques du cinéma. Il est admis, très jeune, comme une mascotte, à suivre un enseignement d'arts plastiques à l'École des beaux arts de Casablanca.

De la sociologie aux arts, créativité et rigueur

En France, il poursuit de longues études de sociologie à la faculté de Nanterre sous la direction de Henri Lefebvre et sous la houlette des sociologues Alain Touraine, Jean Baudrillard, Manuel Castells, René Lourau, des philosophes Paul Ricoeur et Jean-François Lyotard. Synchronicité de l'histoire, il est cofondateur du Mouvement du 22 Mars à la faculté de Nanterre et figure historique de Mai 68. Il soutient ses thèses en sociologie urbaine et en psychopathologie sociale, fonde la discipline Psychopathologie urbaine, entame ses premières recherches appliquées et fondamentales tout en continuant des études aux beaux-arts. Par la suite, il apprend aux Arts décoratifs la calligraphie arabe qu'il insère dans des tableaux conceptuels. « J'ai des périodes de peinture conceptuelle. Je combine des stylistiques étrangement comparables, issues de cultures et de civilisations éloignées. » Il ajoute avec amusement « conceptuelle ou pas, une œuvre d'art ne se programme pas, on attaque la toile après l'avoir mentalement visualisée, il arrive toujours un moment où tout bascule, où l'œuvre en construction impose sa propre loi ». Puis, il précise : « Les grandes écoles des beaux-arts apportent la technique, mais n'offrent pas l'inspiration. Le génie leur échappe. Les muses ont horreur des lieux d'enfermement. L'inspiration relève du mystère, d'une magie particulière, d'une alchimie indécryptable, d'une relation secrète avec le monde, avec l'existence, avec l'essence et la quintessence de choses. avec soi-même. J'ai compris très tôt ce rapport indicible à la vie. sans l'art et la poésie. l'existence n'a

aucun sens ».

Des USA, une méthodologie pour comprendre

Il revient de séjours dans les universités américaines de Colombia, de Chicago et de Berkeley armé de la méthodologie recherche-action qu'il met en pratique sur le terrain en réalisant les premières études sur les grands ensembles et les périphéries urbaines, sur les populations victimes d'exclusion sociale.

France, vies en partage

Dans les années soixante-dix et quatre-vingts, il est l'ami de grands intellectuels et artistes, français et italiens. Il accompagne régulièrement Jean-Paul Sartre dans ses retraites romaines et collabore avec Jean Lacouture aux éditions du Seuil. Il explore l'histoire du « cinéma africain à l'époque coloniale » auprès de Jean-Rouch au Musée de l'Homme, et publie, sur les conseils de Jacques Berque, « Structures tribales et formation de l'Etat à l'époque médiévale » » aux éditions Anthropos.

D'autres espaces à penser

Artiste peintre, poète, photographe, Mustapha Saha mène actuellement une recherche sur les mutations civilisationnelles induites par les Révolution numérique (Manifeste culturel des temps numériques), sur la société transversale et sur la démocratie interactive. Il travaille également à l'élaboration d'une nouvelle pensée et de nouveaux concepts en phase avec la complexification et la diversification du monde en devenir. Il prépare la sortie d'un livre « La société diversitaire » et d'un recueil de poèmes « L'Arpenteur d'infini ».

Jean- Pierre Koffel, un maître pour impulser le désir créatif

Mustapha Saha pense que « le talent artistique et littéraire se développe et s'épanouit quand il se retrouve dans un milieu éducatif et socio-urbain qui le comprend, l'encourage, le motive. ». Il témoigne avec discrétion de sa trajectoire, la réflexion spontanée balaie vite l'anecdote : « Une personnalité hors du commun a orienté de manière décisive mon parcours, Jean- Pierre Koffel. Il était mon professeur de lettres au lycée Moulay Abdallah à Casablanca, un lycée d'excellence conçu pour former des élites. Jean-Pierre Koffel, poète, écrivain, a formé et guidé plusieurs générations de romanciers, d'essayistes, d'artistes, de cinéastes, de sociologues, de philosophes, un Pygmalion qui savait reconnaître les potentialités particulières, détecter les talents en herbe, impulser le désir créatif. Il avait une passion pour la grande littérature classique. Il avait le goût des subtilités stylistiques et des complexités syntaxiques, et également pour le surréalisme, qui ouvrait des champs inédits à la création littéraire et artistique. Il décela très vite mes prédispositions pour l'écriture et la peinture, il suivait hors classe mes compositions, me fournissait la documentation nécessaire. Il adaptait toujours ses conseils à mon attente, à ma motivation. J'ai appris avec lui qu'une œuvre se construit par étapes successives, que la régularité, la patience, la persévérance en étaient les moteurs essentiels, qu'un projet ne vaut la peine d'être engagé que s'il est mené jusqu'à son terme, que les chemins de traverse fécondent le travail de création dès lors qu'on ne perd pas l'objectif de départ ».

André Breton ou l’empreinte rêvée

Dès ses débuts, Mustapha Saha s’intéressa aux arts et à la littérature. Le surréalisme, comme mouvement culturel et artistique est une grande surprise pour l’artiste. Il est d’abord une forme d’expression philosophique. André Breton ne pouvait être plus clair en affirmant que le surréalisme était avant tout un mouvement révolutionnaire. Mustapha se souvient : « très jeune, je me suis intéressé au surréalisme, à sa démarche pluridisciplinaire qui jette des passerelles entre domaines différents selon les règles de correspondance théorisées par Charles Baudelaire, à sa recherche de l’œuvre totale, qui fortifie une thématique de toutes les méthodes, de toutes les techniques, de toutes les expériences, qui explore toutes ses possibilités, toutes ses ouvertures ». L’amour fou d’André Breton, au même titre que son Najda, est toujours un de ses livres de chevet. Et il poursuit : « Breton avait écrit ce livre culte dans le feu de sa passion pour Jacqueline Lamba, sa deuxième épouse, mère de sa fille unique Aude ».

Pensée pour les femmes artistes

« Les artistes femmes surréalistes en Europe et aux Amériques ont été injustement reléguées au second plan par la postérité, exception faite pour Frida Kahlo, Louise Bourgeois, Leonora Carrington, l’amoureuse de Max Ernst, Lee Miller, photographe et égérie de Man Ray, Dora Maar muse de Picasso ».

Ces femmes étaient à la fois muses, sujets et artistes. Mustapha Saha se rappelle d’elles : « Elles créaient et se récréaient en miroir, l’érotisme était leur énergie première. Jacqueline Lamba était une artiste peintre exceptionnelle, une femme libre, rebelle, subversive. Elle s’est battue toute sa vie pour faire reconnaître son art. Qui la connaît aujourd’hui hormis les spécialistes ? »

Quand les arts s’émancipent

Pour l’artiste, les arts s’émancipent : « On retrouve le même souci dans le cubisme qui décline le même motif sous des angles différents et complémentaires. Le constructivisme russe, le futurisme italien, le Bauhaus allemand ont emprunté les mêmes voies parallèles, émancipées de tout académisme. Le dadaïsme, dans cette affaire, a servi de détonateur, il a explosé toutes les règles et toutes les normes, avant de se saborder lui-même et de se dissoudre dans le surréalisme. ».

Il poursuit : « Quand Pablo Picasso s’investit dans le théâtre et dans toutes formes de spectacle, il désire élargir le spectre pictural à l’infini, il conjugue la scène, l’arène, le cirque, s’insère dans leurs intersections où fusionnent le réel et l’imaginaire, dans leurs interstices où surgissent l’imprévisible et l’extraordinaire, dans leurs secrètes plissures où fermentent le magique et le surnaturel. Les artistes et les poètes sont intrinsèquement des chamanes, des sorciers, des alchimistes, des maîtres de transe émotionnelle. Ils trafiquent avec les esprits impalpables. Paul Klee n’avait-il pas décrété que la mission essentielle de l’artiste est de rendre visible l’invisible ».

Le surréalisme, pour comprendre le monde

Mustapha Saha pense que la vision et la méthode surréalistes sont plus que jamais d’actualité : « pour

répondre à la complexification du monde et à la difficulté de lui trouver un sens, une direction, un dessein. Le monde tourne de plus en plus vite pour aller nulle part. Le monde éclate dans tous les sens, rare les esprits capables de le penser. ».

Et de constater que les sociétés d'aujourd'hui « sont régies par des principes archaïques, obsolètes, inopérants, qui multiplient les verrous, les blocages, les embouteillages. La mécanique du monde est grippée. L'art contemporain en déconstruction reflète ce chaos. Le surréalisme, qui réussissait des prodiges avec les moyens du bord, dispose aujourd'hui, avec les formidables possibilités ouvertes par la Révolution numérique, des conditions techniques pour pousser plus loin son aventure. ».

Tout dans la vitrine, rien dans la boutique

L'artiste qui garde son regard de sociologue fait le constat d'une époque sans sens: « J'ai toujours considéré le pop art et l'art psychédélique comme des prolongements du surréalisme à une époque transitoire où l'art éphémère sapait les fondements de la création artistique, effaçait les traces avant qu'elles ne fussent produites, signalait par sa précarité même une perte de repères, une glaciation culturelle qui perdure dans cette ère de l'insignifiance pressentie par le sociologue et philosophe Cornelius Castoriadis. Le marketing culturel, dernier avatar de la société de consommation en décrépitude baptise art ce qui relève de l'emballage. Tout dans la vitrine, rien dans la boutique. Cet art nihiliste, qui parfois se proclame comme tel, existe parce qu'il fait tendance, le temps qu'un autre rideau de fumée l'éclipse. Beaucoup d'expressions artistiques, des installations, des performances, ne sont que des spectacles vides de substance, thérapeutiques dans le meilleur des cas quand elles se font miroirs de l'angoisse ambiante ».

Quand l'art urbain et le «street art» sont inventifs

En France, ce mouvement artistique contemporain où la création artistique prend toute sa place dans la rue au contact et sous le regard d'un large public est salué par l'artiste : « A contrario, le street art, totalement impliqué dans l'espace urbain, en prise direct avec les mutations sociétales, se distingue par une esthétique prometteuse et une inventivité époustouflante. Là aussi, l'authenticité saute aux yeux dans le magma des reproductions inconsistantes et des imitations dérisoires. L'art mondial ne se crée plus dans les centres, l'occident, n'en détient plus le monopole, il en est réduit à spéculer sur sa valeur marchande, qu'il tricote et détricote au gré de ses manipulations boursières. L'art de demain germe dans les périphéries, les périphéries urbaines, les banlieues et les quartiers populaires, dans les périphéries planétaires, les anciennes colonies. »

Vivre l'instant présent

L'art, la poésie, la philosophie, la sociologie cimentent chaque instant de la vie de Mustapha Saha. Il vit en permanence dans l'instant présent, inlassable guetteur d'insolite, d'imprévu, d'inédit. Quand il peint, ce regard intérieur et extérieur, panoramique et microscopique à la fois, embrasse la toile en même temps dans totalité et dans ses moindres détails. « Une œuvre est inachevée tant qu'il lui manque une seule touche, elle est ratée quand elle comporte une touche de trop qui déséquilibre son architecture secrète et son esthétique

» dit-il. La métaphore de la passerelle revient souvent pour définir le tissage perpétuel de liens entre écriture, peinture et observation sociologique. « Ce n'est qu'au milieu du gué qu'on peut voir globalement les deux rives, choisir librement d'accoster sur l'une ou l'autre quand une situation digne d'être vécue s'y déroule ».

Diversité, un besoin vital contre l'uniformité

« L'art est diversitaire ou n'est pas » aime dire Mustapha Saha: « Son ouverture aux autres cultures, loin de l'affaiblir, le conforte et le consolide dans sa singularité significative. Il n'y a pas de vie viable sans diversité. Il n'y a pas de société fiable sans diversité. On imagine mal le cubisme s'inventer sans l'imprégnation de l'art africain. Déjà, au XVIème siècle, en pleine guerre des religions, Michel de Montaigne l'avait définitivement compris, lui qui forgea le mot et le concept « diversité » à partir du latin *diverso*. Pour nous baigner de lumière, les rayons proviennent de tous les côtés. L'uniformité épouse toujours l'obscurantisme.»

Quand le lexique arabe enrichit la langue française

Et de poursuivre : « Le regard jeté sur la diversité comme une greffe dans un corps génétiquement homogène a toujours été le prélude aux idéologies ségrégationnistes, au totalitarisme uniformisateur des idées et des comportements, à la purification ethnique. La société française s'est structurée dès ses origines dans la diversité. Les métissages de sa population remontent à l'antiquité la plus reculée. La langue française comporte plusieurs milliers de mots arabes. Le trésor lexical arabe, enrichit cette langue universelle dans tous les domaines des sciences, des mathématiques, des arts, de la philosophie, de la poésie, de la vie quotidienne. Des mots irremplaçables, aux sonorités si mélodieuses, comme hasard, alcool, élixir, alchimie, ambre, nénuphar, saphir, zénith, azur, masque, alcôve, baldaquin, offrent à la langue de Molière des harmoniques singulières et des subtilités sémantiques incomparables.

Demeure le décalage entre les organes étatiques, les rhétoriques politiques, les falsifications discursives, toujours régis par un mode de fonctionnement colonial, et les réalités quotidiennes où la mixité sociale et la diversité culturelle dynamisent les rapports citoyens et la créativité collective. »

Quand l'esprit colonial persiste en France

Mustapha Saha pense que « les enfants et descendants d'immigrés vivant en France n'ont pas à prouver à chaque événement international ou secousse sociale qu'ils sont citoyens français, à passer toute leur vie des examens d'intégration pour justifier leur francité. La langue française, la culture française ne sont pas une propriété privée de la France. Elles sont alimentées, depuis toujours, de mille sources immergées aux quatre coins de la planète. La civilisation française appartient à l'humanité entière. »

« Le colonialisme a été pendant plusieurs siècles un abominable esclavagisme industriel à l'échelle planétaire. Les générations présentes ont hérité, de part et d'autre, d'une représentation mentale figée de l'autre, une intériorisation profonde des imagos du colonisateur et du colonisé. L'esprit colonial persiste et prolifère insidieusement dans l'administration française, renforce les plafonds de verre, entretient les stigmates de la domination. Demeurent, comme une malédiction le décalage entre les organes étatiques, les

rhétoriques politiques, les falsifications discursives, toujours régies par un mode de fonctionnement colonial, et les réalités quotidiennes où la mixité sociale et la diversité culturelle dynamisent les rapports des citoyens avec la créativité collective. Les descendants d'immigrés sont traités en indigènes de l'intérieur. Il leur appartient de se débarrasser définitivement du complexe du colonisé, de prendre leurs affaires en main, de ne rien attendre de la gouvernance institutionnelle. Pour autant, il faut en finir, une fois pour toutes, avec la guerre des mémoires. Il faut labourer de nouveau, réensemencer, fertiliser le patrimoine culturel commun, créé par des esprits libres des deux bords et trop longtemps laissé en jachères. »

Un miroir, le Panthéon imaginaire

Mustapha Saha ne s'installe jamais dans la nostalgie. Il réinvestit les expériences vécues dans les fermentations du présent, réactualise les permanences fécondes, reprend le fil des pensées brutalement interrompues. « Dans ce que j'intitule le Panthéon imaginaire, je déroule mon propre parcours existentiel et intellectuel. Ce Panthéon est mon miroir où défilent des personnalités qui m'ont marquées, pour certaines encore vivantes, beaucoup ont malheureusement disparu, et également, des auteurs, des philosophes, des artistes en résonance avec ma propre production artistique et littéraire. Il s'agit à la fois d'un labyrinthe où des cheminements se croisent et se retrouvent à d'autres carrefours, et d'un puzzle où les pièces manquantes s'invitent à mon souvenir au moment où je ne m'y attends pas, un travail de remémoration qui brode ses propres concordances et m'éclaire a posteriori sur des synchronicités qui ne s'étaient pas présentées à ma conscience au moment où je les vivais. Ces figures qui m'ont prodigué leur amitié et leur affection, qui ont participé à ma formation intellectuelle, qui m'ont accompagné sur les chemins des études et de la recherche, reviennent comme des visiteurs du soir, comme pour m'aider à réunifier des pérégrinations éclectiques au gré des quêtes, des curiosités, des mouvements du temps, des soubresauts de l'histoire. Mon projet prévoit des expositions de peintures, de dessins, de photographies, et deux livres où la prose et la poésie s'entremêlent avec des images en concordance. »

Les oeuvres exposées à l'IMA



Edmond Amran El Maleh

« Edmond Amran El Maleh était l'incarnation vivante du diversisme culturel, ethnique, spirituel de la société marocaine. Il était lui-même une personnalité plurale, intellectuel communiste engagé et philosophe tendrement enragé, réfléchissant, écrivant sur la condition humaine au milieu du vacarme événementiel sans en être ébloué, Marocain juif revendiquant sa palestinité, Arabe francophile fier de sa berbéricité, rivière intranquille glanant mille ruisseaux. Il retissait inlassablement les liens de cette intellectualité ancestrale, imprégnée de sensualité transcendante, de jovialité spirituelle, qui hante imperturbablement les architectures sacrées et les tombeaux saints, les jardins parfumés et les mausolées profanes. Il confectionnait des repas raffinés pour les amis formant tribu avec le même soin que ses métaphores ciselées comme des tapis berbères. L'arrachement des Juifs marocains de leur terre ancestrale pour l'hypothétique Jérusalem terrestre, absurdité de l'histoire, taraudait sa pensée libre et ses nuits blanches. Son œuvre littéraire charrie, dans un torrent narratif irrésistible, les pierres précieuses d'une culture millénaire sans frontières où les affluents africains épousent les fleuves andalous, où les adjuvants de l'Occident se mêlent avec bonheur aux eaux de l'Orient. L'écriture même d'Edmond Amran El Maleh embaume à chaque tournure la menthe et le jasmin, la jacinthe et la lavande, l'ambre et le santal. Son œuvre est consacrée en grande partie à Essaouira où il choisit sa dernière demeure, où l'art en effervescence mêle allégrement les motifs granuleux du désert aux bleus soyeux de la mer, L'esthète et l'épicurien qui sut lire la peinture d'Ahmed Cherkaoui dans ses subtilités premières, retrouvait dans ce port d'attache la permanence mouvante de sa propre vie. Dans son récit épistolaire « Lettre à moi-même », il évoque, à la fin de sa vie, avec une mélancolie emprunte d'ironie jubilatoire, des lieux vénérables comme la Sorbonne et le Collège de France, fréquentés avec ferveur et déférente humilité, il joue avec son propre double installé dans une distanciation existentielle où le rétroviseur déroule le chemin parcouru à rebours. »

Driss Chraïbi

« Avec ses thématiques transgressives de tous les ordres établis, avec sa dénonciation des oppressions ordinaires dans une société marocaine machiste, despotique, fossilisée par des mœurs immuables, Driss Chraïbi surgissait, avec son premier roman « Le Passé simple », comme un ouragan balayant les vestiges d'une civilisation morte. Sa modernité insoutenable sapait les fondements d'une société archaïque qui survivait dans l'immobilisme, l'obscurantisme, la soumission, sous l'aile protectrice d'un colonialisme à bout de souffle. L'auteur révolté exaspéra les nationalistes agrippés à leurs valeurs vermoulues, qui virent en lui une incarnation du diable et le condamnèrent à mort par contumace. Sa critique radicale s'attaquait de front à une société patriarcale de façade, qui soignait ses apparences de respectabilité dans l'analphabétisme, dans la servitude, dans la trivialité, une société orpheline de ses traditions tribales égalitaires, allergique à l'autoritarisme, une société sevrée de sa propre culture orale, fécondatrice de liberté, respectueuse de la diversité sociale et de la dignité féminine. Son roman « Les Boucs » dévoile la face cachée du miroir, décortique la condition immigrée au scalpel. La souffrance chronique génératrice de violences verbales et physiques reflète la déculturation structurelle, le tarissement de la pensée, l'anéantissement de la communication. L'immigré est une fabrication coloniale dès la révolution industrielle au milieu du dix-neuvième siècle, il est condamné à rester éternellement un immigré, un déraciné, rejeté par les autres et

par les siens. Toute l'œuvre stylée, caustique, truffée d'humour noir de Driss Charaïbi s'inscrit dans cette ligne de fracture où l'observation sociologique aiguë n'épargne aucune vérité nue, aucune cruauté, aucun tabou. »

Mohamed Leftah

« La destinée fulgurante de Mohamed Leftah, qui fut l'élève d'Edmond Amran El Maleh au lycée Moulay Youssef de Rabat, bon enseignement ne saurait mentir, se retrouve dans sa fièvre créative, dans sa simplicité provocatrice, dans sa discrétion explosive. Ce littéraire né, lecteur insatiable, égaré dans les méandres scientifiques, plonge avec frénésie dans les nuits parisiennes en plein Mai 68, bat le pavé dans les ruelles inaccessibles, actionne sa fibre poétique jusqu'au vertige. Dès lors, il accumule les expériences mortifères qui l'entraînent dans des détours labyrinthiques sans fin. Les manuscrits des livres qu'il ne fait pas paraître retombent, après sa mort prématurée au Caire, comme des météorites dévastatrices, comme des laves incandescentes surgies d'un volcan en dormance, comme des roulements de tonnerre dans les nuits de tous les cauchemars. Ses romans racontent des passions ravageuses et des pulsions destructrices dans les enfers urbains de Settat, sa ville natale, de Casablanca ou du Caire, dans les lupanars miséreux et les bars sulfureux, hantés par les spectres de la mort et les tourments du sexe, les tortures psychologiques et les sévices corporels, les désirs dévoyés et les candeurs fourvoyées. La luxuriance de sa langue et la flamboyance de son style transforment l'horreur quotidienne en obscur objet d'éblouissement. Une littérature convulsive, paroxystique, sismique, qui célèbre la fragilité de l'être dans l'enivrement libérateur, qui sublime le geste abominable et transfigure le réflexe animal. Comme disait Charles Baudelaire de la peinture, la littérature peut représenter la charogne et exprimer le beau. »

“ « Ces trois écrivains désormais classiques, citoyens du monde, arbres déracinés aux multiples racines, défenseurs incorruptibles de la liberté, revisitaient leur pays natal, après de longs exils, en plantant leur plume dans les zones sensibles, dans les fractures profondes, dans les vestiges et les ruines, tout en cherchant désespérément les sources d'émerveillement de leur enfance. Leur regard acerbe, ironique, sarcastique parfois, cachait en vérité une sensibilité incommensurable, une tendresse inimaginable, une mélancolie inconsolable. »

Fouzia BENYOUB, journaliste

